

Saphir Demetria

**FAUST,
L'APPEL DU SANG**

PROLOGUE

De nos jours, Manhattan, New York.

Bill sortit en courant du grand building de 30 étages sous une pluie torrentielle et pesta, sa mallette à la main. Dans le caniveau, l'eau filait, tel un petit ruisseau en colère. Entre le mauvais temps et la circulation, le bruit était assourdissant. Cela ne fit qu'accentuer sa mauvaise humeur. Il travaillait pour un cabinet d'avocats et la journée n'avait été qu'une succession de catastrophes. Il s'était vu perdre un procès important et avait dû supporter les remontrances d'un des associés du cabinet qui s'était adressé à lui comme on le ferait à un enfant qui s'est mal conduit. Lorsqu'on est un adulte de 40 ans, c'est le genre de situation que l'on supporte assez mal. Il avait cependant serré les dents durant tout l'entretien. Il avait perdu beaucoup de temps et à présent il était terriblement en retard . Il avait dû rester au bureau pour boucler un dossier urgent. Il savait que sa femme ne manquerait pas de lui faire des reproches et que la discussion virerait à la dispute. Cela se produisait de plus en plus souvent. Ils ne pouvaient plus se parler sans tomber dans le conflit. Il entendait déjà sa voix crier hurler dans sa tête et soupira. A cette idée peu attrayante, il eut envie de se rendre au pub et d'essayer d'oublier un temps ce gâchis qu'était devenue sa vie. Il pouvait déjà sentir la brûlure réconfortante du whisky dans sa gorge. Il s'arrêta au bord du trottoir, tenant sa mallette au-dessus de sa tête dans un vain effort pour se protéger de la pluie et fouilla la circulation des yeux, à la recherche d'un taxi. L'eau glissait sur ses mains, ses poignets et sa nuque, se faufilant au travers de ses vêtements tel un serpent surnois. Ce serait un miracle s'il n'attrapait pas froid. Après seulement deux ou trois tentatives, Bill parvint à attirer l'attention d'un chauffeur. Manhattan avait ça de magique qu'il suffisait souvent de lever le bras pour voir l'un des nombreux véhicules jaunes s'arrêter devant vous.

Lorsqu'il arriva à sa hauteur, il constata avec surprise qu'un client se trouvait déjà assis à l'arrière. Il ouvrit la portière afin de lui permettre de descendre mais celui ci demeura immobile, dissimulé dans la pénombre et silencieux. Ce serait-il trompé?

- Excusez-moi, dit-il. Je pensais que ce taxi était libre.
- Souhaitez vous partager votre course avec moi? Il serait dommage que vous restiez davantage sous cette pluie diluvienne.

La voix était douce et Bill se pencha pour tenter de mieux discerner ce mystérieux client. Il découvrit un homme assez grand aux cheveux courts d'un noir de jais. L'avocat ne sentait plus la pluie qui pourtant semblait redoubler de violence. Quelque chose dans cet homme lui fit perdre toute réalité mais il n'en avait pas encore conscience. Dans la pénombre, il voyait mal son visage. Seuls ses yeux d'un vert peu ordinaire brillaient d'une lueur surnaturelle.

En temps normal, Bill n'aurait pas accordé sa confiance à un inconnu, aussi aimable

puisse t-il être mais sans même s'en apercevoir, il était assis à côté de cet étrange personnage et le taxi avait repris sa route. Ses vêtements étaient si détrempés qu'une flaque d'eau se formait sur la banquette mais cela ne semblait pas importuner son voisin. Leurs mains étaient proches l'une de l'autre et Bill en ressentit un trouble. Il le voyait un peu mieux à présent et se rendit compte qu'il était incapable du moindre mouvement. Il aurait voulu écarter sa main de la banquette et des doigts trop proches de cet homme mais son corps ne lui obéissait plus. Il se dit que si cet homme... chose... le touchait, il allait hurler. Il savait que son contact serait glacial et dur et tout son être refusait une telle éventualité. Les lampadaires à l'extérieur éclairaient une bouche cruelle et des lèvres d'un rouge vif sur un teint vraiment très pâle. Trop pâle. Ce n'était pas humain. Cela ne pouvait pas l'être. Avec soulagement, il vit que celui-ci avait joint ses deux mains sur ses cuisses. L'idée qu'il puisse le frôler de ses doigts froids lui avait fait approcher de la folie. Qui pouvait donc être capable de ça? La mort? Le diable? Tout le monde était étrangement silencieux dans le véhicule et du chauffeur, il ne voyait que la nuque. D'ordinaire, ceux-ci étaient plutôt bavards. Celui-ci semblait conduire de façon mécanique, dépourvu de vie, comme un pantin aux fils invisibles. Il voulait l'apostropher mais sa bouche n'émit aucun son. Il n'en fut pourtant pas surpris. Ce chauffeur semblait contaminé par le même mal que lui, incapable du moindre mouvement, si ce n'était de conduire son macabre passager. Bill se sentait de plus en plus mal à l'aise et oppressé.

Le taxi tourna dans une petite ruelle sombre avant de s'arrêter, à l'abri de la foule new-yorkaise. Le chauffeur coupa le contact mais demeura immobile. Seul le bruit de la pluie sur le toit le rattachait à la parcelle de raison qui lui restait. Sans doute aurait-il été préférable pour lui de devenir fou afin de ne pas comprendre ce qui allait se produire.

Bill hoqueta, manquant d'oxygène. Il aurait voulu crier, ouvrir la portière et s'enfuir loin mais son corps refusait d'obtempérer. Seul son cerveau semblait alerte et conscient de ce qui allait arriver. Il savait qu'il allait mourir. Le passager assis à côté de lui se retourna doucement et lui sourit. Un sourire à glacer les sangs. Un sourire carnassier. Était-il normal d'avoir des dents aussi longues et acérées? Les doigts de la chose glissèrent sur sa gorge avec une lenteur quasi érotique, le faisant frémir de plaisir. Mon Dieu, il éprouvait du plaisir à ce contact qui aurait dû lui donner envie de vomir. Trahi par lui-même. Là où son corps se cambrait à la recherche du contact pour laisser ce plaisir gagner en puissance, sa tête lui hurlait de fuir, refusant de ressentir cette émotion trouble qui le dépassait.

D'abord vint la douleur. Fulgurante. Il avait à peine conscience de la morsure sur sa gorge. Puis ce fut l'extase. Une jouissance comme il n'en avait jamais connue. Même dans ses phantasmes les plus fous il n'aurait jamais cru que pareille chose puisse exister. Il voulait que cela ne s'arrête jamais. Accroché à son bourreau pour l'éternité. Mais quelle éternité? Était-ce donc ça mourir? Son cerveau en ébullition s'éteignait doucement et ses pensées cessèrent alors que les ténèbres l'enveloppaient et que la mort l'emportait.

1

Abby fit glisser ses doigts sur le clavier de l'ordinateur portable et soupira. Elle n'était absolument pas inspirée...Elle avait les yeux rivés sur son écran depuis de très longues minutes. Le curseur clignotait désespérément sur une page blanche. Abigail Graham était journaliste au Times-Picayune. Diplômée de Harvard, ce joli petit brin de femme d'un mètre soixante aux longs cheveux blonds avait très vite trouvé sa place dans le monde du journalisme. Elle avait de nombreux lecteurs qui attendaient impatiemment la sortie de chacun de ses articles. Son rédacteur en chef n'était pas insensible à ses grands yeux bleus et lui refusait rarement quelque chose car il avait conscience que le succès du journal reposait en grande partie sur elle. On pouvait donc dire qu'à 34 ans, elle avait une situation professionnelle stable et qu'elle était respectée non seulement par ses collègues mais également par tout le milieu journalistique.

Elle se leva et se rendit dans la minuscule cuisine de son studio. Hayden, son petit ami, la tannait depuis des mois pour qu'elle vienne vivre avec lui dans son appartement du centre-ville mais elle adorait son indépendance et rechignait à y renoncer. Cet endroit était tout ce qu'elle avait pu s'offrir en venant s'installer à la Nouvelle-Orléans et elle s'y sentait bien. Elle y avait écrit chacun de ses articles. C'était donc un peu son endroit porte-bonheur.

Originaire de Floride, ses parents vivaient toujours à Saint Augustine, dans le nord de l'état mais depuis son plus jeune âge, Abby avait su qu'elle n'y ferait pas sa vie. C'est lors d'un voyage scolaire qu'elle était tombée amoureuse de la Nouvelle-Orléans et son diplôme en poche, elle était venue s'y installer naturellement. Bien que sa famille lui manquât, elle ne regrettait pas sa décision et adorait la vie qu'elle menait. Ses parents venaient souvent lui rendre visite et elle-même les retrouvait pour les grandes occasions. Noël et thanksgiving étaient les deux seuls moments de l'année où elle pouvait enfin retrouver celui qu'elle appelait son double. Dennis, son jumeau, vivait quant à lui à New York et tout comme elle, menait une vie très remplie.

Elle revint s'installer devant son ordinateur avec une tasse fumante. Sa drogue? Le café. La bonne odeur du grain fraîchement moulu lui fit fermer les yeux de plaisir. Elle en buvait beaucoup trop selon Hayden, qui lui faisait d'ailleurs souvent la remarque mais elle s'en moquait. Elle posa le breuvage près de son clavier et soupira à nouveau. Décidément les dieux de l'écriture n'étaient pas avec elle aujourd'hui. Pourtant, le sujet qui traitait du Candomblé l'avait tout d'abord beaucoup inspirée. Lorsque son rédacteur en chef lui en avait parlé, elle avait accepté avec enthousiasme. Ce mélange de croyances chrétiennes des colonisateurs portugais et des rites africains des esclaves amenés de force au Brésil était passionnant, étrange et un peu mystérieux. Abby adorait tout ce qui touchait au mysticisme et avait donc apprécié

qu'Allistair pense à elle. Mais voilà, elle avait beau avoir fait des recherches sur internet, quelque chose n'allait pas. Elle se sentait terriblement frustrée. Elle n'arrivait pas à écrire sur le sujet car tout ce qu'elle avait, au fond, était factuel et elle ne comprenait pas réellement ce que vivaient les pratiquants de cette «religion». Pour que son article soit vraiment authentique, quelques textes ou témoignages grappillés sur internet ne suffiraient pas. Elle le savait et c'est pour cette raison qu'elle n'avait encore rien écrit. Alors comment remédier au problème?

Comme pour lui donner raison, Arya, d'un bond souple et félin, vint s'allonger de tout son long sur le clavier de l'ordinateur.

– Même toi tu penses que je perds mon temps hein?

Elle plongea les doigts dans le long pelage beige clair de son sacré de Birmanie qui se mit à ronronner de plaisir. Cela n'arrangeait pas ses affaires. Dans une poignée de jours, son rédacteur en chef allait lui réclamer l'article tant attendu et même ses grands yeux bleus et son sourire ne la sortiraient pas d'affaire si elle n'avait rien à rendre.

Aux grands maux! Elle prit son téléphone et appela Allistair.

– Allo! Répondit-il de sa voix bourrue.

– Allistair c'est Abby. Écoute, accepterais-tu de m'accorder deux ou trois jours de congés? S'il te plaît ne me demande pas pourquoi.

Elle l'entendit grommeler à l'autre bout du fil mais s'abstint de tout commentaire. Elle retenait son souffle, le cœur battant à tout rompre, la main crispée sur son téléphone portable. Tout dépendrait de sa réponse. Il ne pouvait pas lui dire non. Après seulement quelques secondes de suspens intenable pour elle, il lui répondit.

– Tu pourras rendre ton article dans les temps?

– Promis!

– Bon... je ne peux rien te refuser, tu le sais. Alors à dans trois jours et avec ton article surtout!

Elle raccrocha, au comble de l'excitation et prit Arya dans ses bras pour la poser délicatement au sol avant de pianoter sur son ordinateur. Il fallait que ça marche. Elle savait que son idée était la bonne et galvanisée, elle voulait tout régler au plus vite. Elle retrouva le nom de la personne au Brésil qui lui avait fourni des informations sur le Candomblé et lui envoya un mail très court.

« J'arrive à Rio de Janeiro demain. Vous tiens au courant de l'heure à laquelle mon avion atterrit dès que j'ai mon billet. J'espère que vous pourrez m'aider pour mon article. J'ai besoin d'authentique. Je compte sur vous.

A demain.

Abigail Graham.»

Puis sans perdre de temps, elle se rendit sur le site de Delta Airlines pour trouver le premier vol en partance pour Rio de Janeiro.

Pour écrire un bon article, rien de tel que de se confronter aux personnes qui pratiquaient le Candomblé. Elle espérait que son contact sur place serait disponible car elle n'avait pas beaucoup de temps devant elle.

Abigail fut frappée par le contraste des deux pays dès sa sortie de l'aéroport Galeão de Rio de Janeiro. Alors qu'il pleuvait à verse et qu'il faisait 12 degrés à la Nouvelle-Orléans, ici le thermomètre affichait 27 degrés et le soleil brillait dans un ciel bleu azur. Elle prit un taxi et se rendit au Windsor Guanabara Hotel, un établissement trois étoiles. Elle avait eu envie de se faire plaisir. Cet hôtel, en plus du personnel bilingue, possédait une piscine, un équipement sportif et la climatisation. Elle ignorait si elle aurait le temps de profiter de toutes ces commodités mais dans le doute, elle avait préféré choisir un endroit dans lequel elle se sentirait bien. Elle n'était pas d'un naturel baroudeur et aimait son confort.

Ses bagages à peine déposés dans la chambre, elle eut envie de partir à la découverte de la ville. Elle ne pourrait pas rester enfermée entre ces quatre murs en attendant des nouvelles de son contact, Joaquim Santos. Elle l'avait prévenu dès qu'elle avait su à quelle heure son avion atterrissait au Brésil. Il lui avait répondu très rapidement qu'il ferait tout son possible pour l'aider et la tiendrait au courant.

Le centre, composé de petites rues étroites, grouillait de monde et Abby aima tout de suite l'ambiance générale qui s'en dégagait. Il y régnait quelque chose du siècle passé, quelque chose qu'elle n'avait trouvé nulle part ailleurs aux Etats-Unis. Sauf à la Nouvelle-Orléans. Elle ne pensait pas un jour trouver une autre ville qui éveillerait en elle ce même sentiment.

Elle s'arrêta un instant pour admirer le Paço Impérial, ancienne résidence du roi. Une bâtisse blanche, dont la simplicité lui plut. Son estomac lui rappela qu'elle n'avait rien avalé depuis la veille en grondant rageusement. Elle détestait les plats servis dans les avions et n'avait donc rien pris durant le vol. Un très long voyage avec deux escales ... Laisant le hasard guider ses pas, elle arriva au quartier Botafago et opta pour le restaurant Yoruba dont les effluves lui firent monter l'eau à la bouche. Elle choisit sur la carte un assortiment de plusieurs plats aux noms exotiques et déjeuna avec pour vue le célèbre Paõ-de-açucar. Le bonheur tenait à ça.

Après avoir mangé, elle se rendit au jardin botanique et se reposa un peu à l'ombre rafraîchissante des palmiers importés de l'île Maurice. Il faisait vraiment très chaud et l'humidité ambiante la fatiguait énormément. Elle avait pourtant emmené des tenues légères mais elle étouffait.

Epuisée, elle retourna enfin à l'hôtel où un message l'attendait à la réception. Son contact au Brésil l'informait qu'il passerait la prendre à 22h. Elle regarda son téléphone portable. 20H00. Cela lui laissait le temps de se reposer une bonne heure avant de prendre une douche et de se changer.

A l'heure convenue, Joaquim Santos l'attendait dans le hall. C'était un homme osseux et chauve. Il était à peine plus grand qu'elle et son visage était barré d'une petite moustache. Elle ne l'avait pas du tout imaginé comme cela mais au final peu

importait. La vie ne semblait pas l'avoir épargné car il faisait bien plus que ses 40 ans. Lorsqu'il la vit, ses yeux pétillèrent et il l'accueillit d'un sourire éclatant.

- Bonjour mademoiselle Graham.
- Monsieur Santos.
- Je ne vous imaginai pas si jeune.
- Est-ce un problème? S'inquiéta-t-elle.
- Non absolument pas je suis navré j'ai été grossier. Je ne voulais pas vous offenser. J'imagine toujours les journalistes comme de vieux grincheux.

Abby explosa de rire devant une telle spontanéité et il lui fut d'instinct vraiment sympathique.

- Votre voyage s'est bien passé? S'enquit-il.
- Oui tout s'est très bien passé je vous remercie.
- Dommage que vous ne restiez pas plus longtemps. Je vous aurais fait découvrir ma ville en dehors des sentiers touristiques.
- Ce sera pour une prochaine fois. Le peu que j'en ai vu m'a enchantée et je ne serais pas contre revenir pour mes vacances.
- Vous ne trouverez pas meilleur guide que moi.
- Je n'en doute pas.

Il entraîna Abby à l'extérieur et lui montra son véhicule 4x4 dans lequel ils montèrent tous les deux.

- Ici, le Candomblé fait partie intégrante de notre culture, dit-il après quelques minutes de trajet dans une circulation dense malgré l'heure tardive. J'ai moi-même participé à plusieurs rituels. Peut-être aurez-vous cette chance vous aussi.
- Oh je ne sais pas je ne pensais pas expérimenter cela d'aussi près, hésita-t-elle.
- Ne vous inquiétez pas.

Il éclata de rire devant sa mine déconfite.

- Si cela ne vous ennuie pas, je préfère rester à ma place de spectatrice. J'ai peur d'interférer de façon négative. J'aime tout ce qui touche à ces sujets et j'ai écrit beaucoup d'articles mais toujours d'un point de vue tout à fait cartésien.
- Sachez garder l'esprit ouvert. Je pensais simplement que vous seriez tentée par une immersion totale mais rassurez-vous, je n'insisterai pas. Je comprends parfaitement que cela puisse susciter chez vous une certaine crainte.
- Je crois que j'attends beaucoup de cette soirée et je suis un peu sous pression, excusez-moi.
- Je suis certain que vous trouverez ce que vous êtes venue chercher.
- Je ne doute pas d'assister à quelque chose qui sera extraordinaire. Demain je reprends le chemin de la Nouvelle-Orléans pour écrire mon article. Je tenais à vous remercier Joaquim car sans vous tout cela n'aurait pas été possible.
- Ça me fait plaisir. Vraiment.

Après avoir roulé pendant près d'une demie heure, ils arrivèrent à destination. Un vieil immeuble vétuste mais Abby n'eut pas le loisir de l'observer plus avant car son guide la poussa vers l'intérieur. Ils longèrent un étroit couloir crasseux et sombre qui déboucha sur une vaste salle. Discrètement, elle enclencha le micro de son portable afin de tout enregistrer et le remit dans son sac. La séance avait déjà commencé. Elle

fut assaillie par une odeur métallique et désagréable. Joaquim lui tapota l'épaule et se pencha vers elle pour lui parler à l'oreille.

- Le Candomblé relie les hommes, les femmes et les enfants en un tout cohérent et fonctionnel. C'est une religion africaine millénaire que l'on appelle là-bas le Vodun.

La dépouille d'un agneau gisait sur le sol. La jeune femme grimaça. Elle savait que des sacrifices avaient lieu lors de ces séances mais son cœur se serra de tristesse à la vue du pauvre animal. Fort heureusement ils étaient arrivés après et elle fut soulagée de ne pas avoir eu à assister à sa mise à mort. Les abats furent rôtis à la broche. L'odeur qui s'en dégagait, contre toute attente, la fit saliver.

- C'est la première phase, la plus importante aussi car elle contribue à satisfaire les dieux.

Il y avait un cercle étroit de personnes près d'un autel qui mangèrent ces abats. Le sang de l'animal avait été recueilli dans un bol et fut versé sur l'autel et le sol devant eux. Puis ils ôtèrent les viscères avant de découper l'animal de façon précise. Les quartiers de viande furent mis à bouillir dans des chaudrons au fond de la pièce. Il y avait tant de choses qui se passaient et elle mourait d'envie de prendre des photos mais elle savait que c'était impossible. Elle fit taire la journaliste en elle afin de respecter ces personnes qui l'accueillaient alors qu'elle n'était qu'une inconnue et une profane.

- A la fin il y aura un banquet où tout le monde pourra manger un morceau...

Joaquim fut interrompu par des battements de tambour qui retentirent dans la pièce.

- Les percussions sont là pour appeler les dieux Orisha mais aussi pour accompagner les cantiques et les danses.

Des femmes de tous âges ondulaient, faisant virevolter leurs lourdes robes blanches. Elles exécutaient une danse lente en zigzagant, des perles de sueur couvrant peu à peu leurs visages. Elles avaient une telle grâce. Abby était aux anges. Ce ballet était magnifique, presque hypnotique. Après seulement quelques minutes, certaines montraient déjà les premiers signes de transe. Des hommes et des femmes s'affairaient autour d'elles et leur ôtaient une partie de leur tenue sans doute afin de les soulager de la chaleur étouffante. La journaliste se tourna vers son guide d'un air interrogateur.

- Les âmes des ancêtres, les orixas, ont pris possession de leurs corps pour venir sur terre et prêter assistance aux humains, expliqua-t-il. Là, vous voyez les serviteurs ekkedy chargés de veiller sur les filles des dieux et leur retirer foulard, vêtements et chaussures. Vous êtes sûre de ne pas vouloir essayer?

Elle allait refuser une nouvelle fois mais après un regard lancé sur le curieux ballet elle se ravisa:

- Pourquoi pas. Après tout qu'est ce que je risque?

Ne pas réfléchir, surtout ne pas réfléchir. Joaquim afficha une mine ravie et fit signe à un homme d'approcher.

- C'est un babalao, lui dit-il. Vous les appelez devin je crois. Comme vous êtes novice, avant d'entrer en transe, il doit vous attribuer la divinité maîtresse de votre tête.

Tout cela ne voulait rien dire pour elle mais elle se plia de bonne grâce à ce que lui

demanda son guide et ôta ses chaussures qu'elle posa près de son sac. Le babalao posa les mains sur les tempes d'Abby et ferma les yeux. Ses mains étaient étonnamment fraîches et la soulagèrent instantanément. Dieu que cela faisait du bien. Après un court instant, il invita de la main la jeune femme à rejoindre le cercle de danseurs. Elle se sentit tout d'abord déplacée, ne sachant quoi faire ni comment se comporter mais l'ambiance générale, le bruit des tambours se répercutant dans son crâne et la fatigue de son voyage aidant, elle sombra dans un puits noir sans fond sans même s'en rendre compte.

Dans cette obscurité, une indicible terreur l'étreignait. Elle eut la très désagréable impression de ne plus être dans son corps. Non ce n'était pas une impression. Elle savait qu'elle n'était plus dans son propre corps. Était-elle donc morte? Si c'était le cas elle ne pouvait qu'être en enfer. L'obscurité sembla se dissoudre et les choses devinrent plus nettes autour d'elle. Elle tourna la tête et vit une femme allongée à ses côtés, endormie. Mais qui était-elle? Elle se souvint alors qu'elle assistait à une séance de Candomblé. Se trouvait-elle en pleine transe et était-elle victime d'hallucinations? Son malaise s'intensifia et elle ressentit l'urgence de revenir à elle, de reprendre possession de son corps. Elle prenait petit à petit conscience que quelque chose de terrible s'était produit et que cette femme près d'elle ne dormait pas. Elle tenta de parler mais ses mâchoires... qui n'étaient pas les siennes, semblaient de plomb. Alors elle paniqua. Elle SAVAIT qu'elle était dans un corps étranger mais comment revenir? Et si elle ne le pouvait pas? Elle n'avait pas la moindre idée d'où elle se trouvait. Pourquoi avait-elle accepté de se lancer dans une telle folie? Il lui sembla impossible d'échapper à ce cauchemar au fur et à mesure que les minutes s'égrenaient. Puis alors qu'elle pensait que rien de pire ne pourrait se produire, des images se mirent à défiler dans sa tête. Elles s'enchaînèrent de plus en plus vite lui donnant la nausée. Pure folie. Tout ce qu'elle vit n'était que violence, mort, sang. Elle ressentit une vague de cruauté indicible se glisser dans ses veines, dans son coeur et une vague de désir violente noya le peu de raison qui semblait lui rester avant qu'elle ne se sente littéralement arrachée à ce corps étranger.